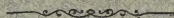


WYCLIFFE

SA VIE, SA DOCTRINE

PAR

J.-B. DELAVENNA

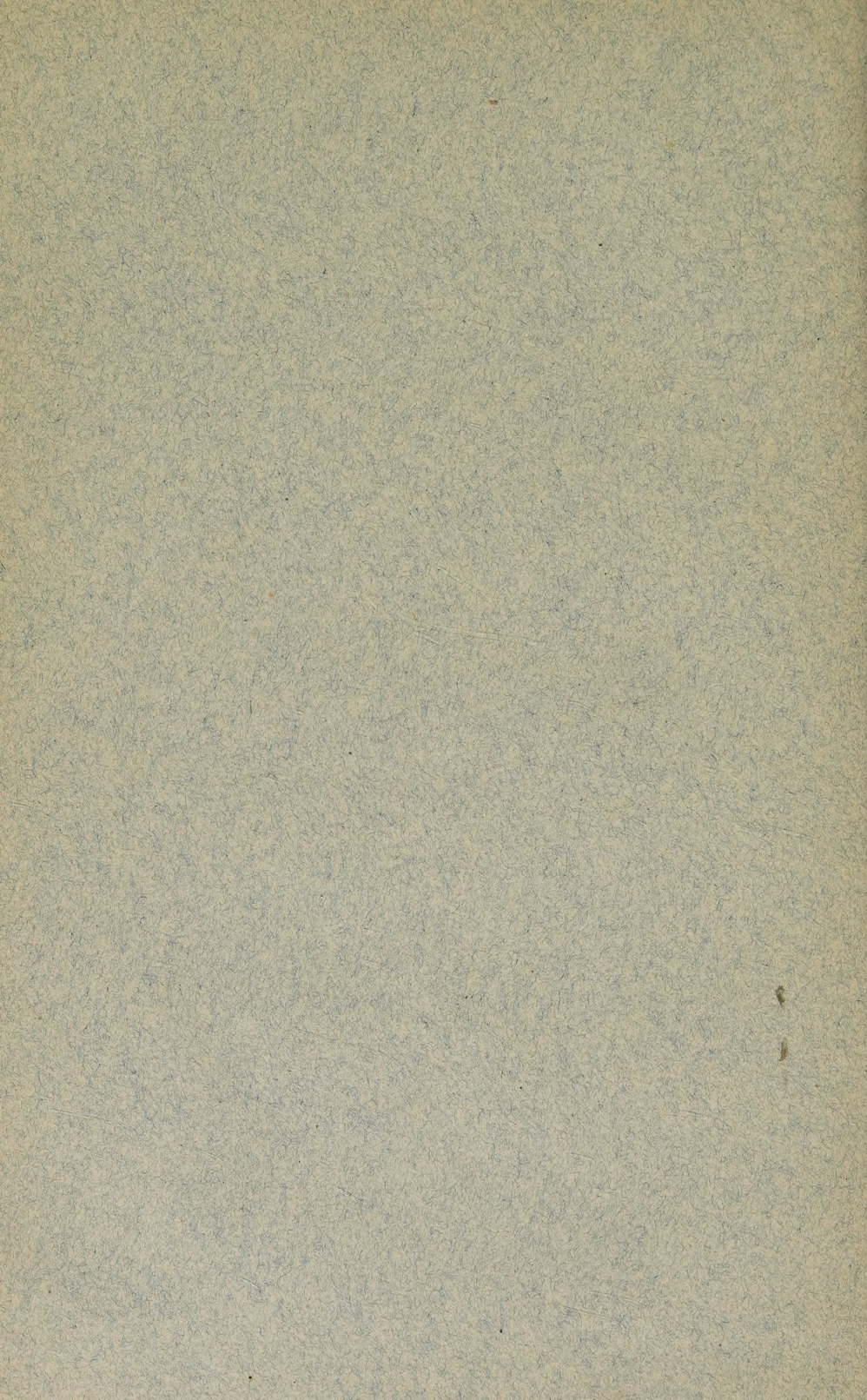


TOULOUSE

IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS

28, RUE DES SALENQUES, 28

—
1882



WYCLIFFE

SA VIE, SA DOCTRINE

THÈSE

Publiquement soutenue à la Faculté de théologie protestante de Montauban,

EN JUILLET 1882

PAR

J.-B. DELAVENNA

De Lyon (Rhône).

Bachelier ès lettres

ASPIRANT AU GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

TOULOUSE

IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS

28, RUE DES SALENQUES, 28

1882



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MON PÈRE, A MA MÈRE,
TÉMOIGNAGE D'AFFECTION

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

UNIVERSITÉ DE FRANCE

ACADÉMIE DE TOULOUSE

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

PROFESSEURS

MM.

BOIS, <i>doyen</i>	Morale et éloquence sacrée.
NICOLAS, ✱.....	Philosophie.
PÉDÉZERT, ✱... ..	Littérature grecque et latine.
MONOD, ✱.....	Dogmatique.
BRUSTON.....	Hébreu et critique de l'Ancien Testament.
WABNITZ.....	Exégèse et critique du Nouveau Testament.
DOUMERGUE....	Histoire ecclésiastique.
LEENHARDT....	Chargé d'un cours de sciences naturelles.
SAYOUS.....	Chargé d'un cours d'histoire et de littérature.

EXAMINATEURS

MM. BRUSTON, ✱, Président de la soutenance.

DOUMERGUE.

WABNITZ.

NICOLAS, ✱.

La Faculté ne prétend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

INTRODUCTION

Il est généralement admis qu'une religion influe par sa nature sur la destinée d'un peuple ; si elle s'adresse au cœur et à la conscience, elle ouvre une large voie au progrès moral ; si au contraire elle parle aux sens et à l'imagination, elle fonde son empire sur la superstition, et force le peuple qui s'y soumet à rétrograder. Des intérêts de toute nature sont donc intimement unis aux croyances religieuses, et peuvent être atteints quand elles prennent une nouvelle direction.

Cette étude sur la Réforme opérée en Angleterre par Wycliffe peut donc être faite en se plaçant à divers points de vue. Nous pourrions, par exemple, examiner quelles en furent les conséquences pour le progrès matériel et moral du peuple anglais ; on pourrait aussi rechercher quelle influence elle a exercée sur le continent. Toutes ces considérations suffisent à montrer l'importance du

sujet autant que son étendue ; mais nous avons jugé bon de le restreindre, en portant le moins possible atteinte à sa valeur. En exposant la vie et l'œuvre de celui qui a été à la tête de ce grand mouvement du quatorzième siècle, nous pensons joindre à l'avantage d'une étude historique celui non moins important d'une étude de caractère : il est utile, en effet, au point de vue de la vie religieuse, de s'arrêter quelquefois devant ces grandes figures de l'histoire pour en embrasser d'un coup d'œil la vie et les œuvres ; mais il est surtout avantageux pour le chrétien de venir rallumer son zèle éteint, réchauffer sa foi glacée à ces sources de chaleur que les siècles n'ont pas encore taries. Si cette étude devait un jour inspirer une semblable résolution chez un seul lecteur, notre tâche n'aurait pas été vaine, et nous nous estimerions heureux de l'avoir entreprise.

ÉTAT DE L'EUROPE AVANT LA RÉFORME

Quand un historien veut chercher les raisons de ces grands bouleversements qui apparaissent à certaines époques dans l'histoire de l'humanité, il doit remonter dans le passé, sans cela il s'expose à donner à des circonstances insignifiantes une importance exagérée. Certains historiens ont, par exemple, vu dans une simple querelle universitaire l'origine de ce grand mouvement religieux dont nous allons parler, tandis qu'elle n'a été, ainsi que l'homme dont nous retracerons la vie, qu'une cause occasionnelle. Ne nous abusons pas, toutes ces grandes révolutions morales ou religieuses sont l'œuvre des siècles : c'est, par exemple, une idée qui, lancée à travers l'humanité, va, pendant de longues années, se communiquer de proche en proche, jusqu'au moment où, maîtresse de tous les esprits, une occasion favorable la fera éclater et changer en un instant la face de

la société; ce sont aussi des abus qui, s'entassant, finissent par devenir intolérables, et excitent à la révolte.

Voilà l'ordre de faits où nous devons trouver les causes de la Réforme; aussi une esquisse rapide de l'état de l'Europe, et surtout de l'Angleterre, avant l'apparition de Wycliffe, nous montrera que le terrain avait été préparé à recevoir la divine semence que le réformateur et ses disciples allaient répandre à pleines mains.

A partir de Grégoire I^{er} jusqu'à Grégoire VII, c'est-à-dire pendant quatre siècles et demi, la papauté avait jeté les fondements de sa puissance, tant en Italie que dans les autres pays. Pendant cette longue période, son joug de fer avait pesé sur l'Europe; mais à partir du règne d'Innocent III, sa puissance avait diminué, et enfin sous Boniface VIII elle était à son déclin, bien qu'elle conservât encore une apparence de grandeur. Si son pouvoir diminuait, sa rapacité n'avait fait que s'accroître; son but unique était d'acquérir des biens immenses, et les papes en étaient arrivés à faire transporter sur tous les marchés de l'Europe la vente des indulgences; toutes les fautes y étaient taxées, et « les oreilles les moins délicates, » nous dit Merle d'Aubigné, « seraient effrayées si l'on » répétait toutes les horreurs qui s'y trouvent : » l'inceste, le meurtre, l'adultère, tout y avait » son prix. »

Le clergé, de son côté, présentait au monde chré-

tien le spectacle de l'immoralité la plus repoussante, et voici ce que nous empruntons à Clémentis dans son *Traité sur la corruption de l'Eglise* :
« Pour soutenir leurs rangs, qu'ils prétendent supérieurs à celui des empereurs et des rois, il leur fallut, après avoir dissipé le patrimoine de saint Pierre, se jeter à corps perdu sur les autres bergeries, et dépouiller les brebis de leurs fruits et de leur laine. » — « La corruption de l'Eglise est si grande qu'elle n'est digne d'être gouvernée que par des réprouvés ; les prêtres courent de maison en maison faisant la débauche. »

Ces quelques détails suffisent pour nous donner une idée des mœurs du clergé à cette époque.

Le schisme ne contribua pas moins à préparer le terrain aux idées nouvelles ; l'Europe avait vu deux papes se partager le trône de Saint Pierre et s'anathématiser mutuellement. « Le soleil de la papauté commençait à pâlir. On l'examinait ce soleil qui, maintenant affaibli, partagé, ne repoussait plus un regard investigateur, on y aperçut des taches jusque-là inconnues, on chercha les titres de cette puissance, on chercha les modèles de la primitive Eglise, et on fut étonné de ne les plus trouver. »

Si du continent nous portons nos regards vers l'Angleterre, nous verrons que tout dans sa politique préparait la venue de la Réforme : douloureusement humiliée depuis la conquête normande,

elle avait vu encore son roi Jean sans Terre se déclarer l'humble vassal de la cour de Rome, et déposer sa couronne aux pieds du légat d'Innocent III; indignée, elle s'était soulevée et avait obtenu avec la grande Charte une partie de ses libertés. A l'excommunication qui fut lancée contre elle, les barons répondirent avec mépris : « Est-ce » au pape qu'il appartient de régler les choses » temporelles? de quel droit de vils simoniaques, » d'ignobles usuriers domineraient-ils notre pays » et excommunieraient-ils l'univers (1)? »

Rome perdait ainsi peu à peu son influence, et lorsque l'Angleterre consommera son unité politique (2), elle se déclarera l'ennemie acharnée de la papauté et cherchera à se venger des affronts qu'elle en a reçus. « Jamais ses lois, » dit Merle d'Aubigné, « ne frapperont avec autant de force » la papauté qu'au commencement du quatorzième siècle. »

Le terrain était donc préparé, et le mépris qu'inspirait la dégradation du clergé, la haine contre la tyrannie du saint-siège seront les deux puissants leviers placés entre les mains du réformateur.

(1) Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation d'Angleterre*, p. 79.

(2) La folie de Jean sans Terre ayant fait perdre à l'Angleterre une partie de ses possessions continentales, son unité en fut accrue.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Le village de Sprewell, à quelque distance de Richemont, et celui de Wycliffe, dans le comté d'York, ont été tour à tour désignés comme les lieux de naissance du réformateur. Nous nous rangerons à l'opinion généralement admise qui le fait naître en 1324 dans le village qui lui a donné son nom (1).

L'enfance et une partie de sa jeunesse nous sont peu connues; on prétend qu'un prêtre de Sprewell aurait été chargé de sa première éducation; ce n'est qu'à partir de l'âge de seize ans qu'on peut le suivre dans sa carrière. Destiné de bonne heure par ses parents à l'état ecclésiastique, il fut envoyé au collège d'Oxford pour y faire ses premières

(1) Les diverses opinions au sujet du lieu de sa naissance sont exposées dans Vaughan, *Facts and observations concerning the life of Wycliffe*, p. 1.

études ; de là il alla au collège Merton, où enseignaient les professeurs les plus distingués de cette époque : Occam et Duns Scot ; ce dernier remplissait alors le monde entier de sa discussion sur les universaux, tandis qu'Occam attaquait avec violence l'infailibilité du pape. De tels maîtres durent exercer une grande influence sur son esprit ; il joignait d'ailleurs à une intelligence remarquable un grand amour pour l'étude, et voici le témoignage que rend de lui Fuller, un de ses contemporains : « Il avait le talent de cultiver par l'étude » le fond déjà si riche que la nature lui avait » donné. *The fruitful soil of his natural habilities* » *he industriously improved by acquired learning.* » Il s'adonna à toutes les sciences qui étaient alors enseignées : l'astronomie, la géométrie, l'arithmétique ; il joignit à l'étude du droit canon celle du droit civil, indispensable à une époque où les deux pouvoirs étaient intimement unis. Nous verrons plus tard comment l'autorité civile s'efforça de plus en plus à recouvrer son indépendance, tandis que le clergé réclamait l'autorité absolue. « De ces deux tendances, » nous dit Vaughan, « était sorti un esprit de rivalité entre » la cour des princes et la cour des évêques, entre » l'autorité des conciles et celle des parlements, » entre l'autorité des princes sur les affaires ecclésiastiques qui dépendaient de leur gouvernement et l'autorité des pontifes qui réclamaient » le pouvoir universel. »

Enfin, pour compléter le portrait que nous venons de faire du réformateur, il nous reste un mot à dire sur la méthode d'enseignement qui le distingue des savants de son époque. Pour ces derniers, en effet, la spéculation était en grand honneur ; ils raisonnaient à perte de vue sans s'occuper des faits. « La méthode de recherche, » nous dit Vaughan, « sur la nature de la vérité » divine, par la raison et la philosophie, était si » universellement répandue et poursuivie avec » tant d'ardeur que le nombre de ceux qui, à » l'exemple des anciens docteurs, tiraient leurs » systèmes théologiques des Ecritures, et qui, » pour cette raison, étaient appelés *biblicistes*, » devenait de jour en jour plus rare (1). »

Ces procédés de la scolastique furent abandonnés par Wycliffe ; il continua à s'adresser à la raison, mais en prenant pour base l'Evangile. Tel est l'homme que nous allons suivre à travers ses luttes ; elles auront lieu tantôt sur le terrain religieux, tantôt sur le terrain politique ; aussi, afin de mettre plus de clarté dans ce travail, nous étudierons, dans une première partie, le rôle politique qu'il joua ; dans une seconde, nous l'examinerons comme théologien.

(1) Vaughan, *Facts and observations concerning the life of Wycliffe*, p. 7.



WYCLIFFE

SA VIE, SA DOCTRINE

CHAPITRE PREMIER.

LUTTES POLITIQUES ET RELIGIEUSES DE WYCLIFFE.

Une querelle entre les moines mendiants et les professeurs de l'Université fut le point de départ de la Réforme. Cette lutte embrasse une grande partie de la vie de Wycliffe; aussi sommes-nous obligés d'y insister.

D'où venaient ces moines? quel était leur but? telles sont les deux questions auxquelles il est nécessaire de répondre pour comprendre les démêlés qui agitèrent l'Angleterre à cette époque.

« Ce fut en 1221, » nous dit Vaughan, « que » les moines mendiants apparurent à Oxford; déjà » populaires sur le continent, ils le devinrent » encore en Angleterre, tout ce qu'il y avait d'hon- » nête parmi la population ayant abandonné l'an- » cien clergé s'était fait les zélés partisans des » nouveaux moines; leur prétendu éloignement » des richesses, leur habileté comme prédicateurs,

» semblait les avoir désignés pour cette époque
» d'ignorance et de corruption (1).»

Mais ce n'était pas seulement le peuple qu'ils avaient gagné, c'était encore les personnages les plus distingués de cette époque : Robert Grosse-Tête, et beaucoup d'autres, étaient devenus leurs admirateurs ; cet entraînement ne dura pas, et nous voyons plus tard ce même Robert accepter l'autorité des Ecritures et devenir l'adversaire du pape et des moines. « Suivre un pape rebelle à la » volonté de Christ, » s'écrie-t-il, « c'est se séparer » de Christ et de son corps, et s'il vient un temps » où tous suivent un pontife égaré, ce sera la » grande apostasie. » L'avarice des moines l'ayant aussi révolté, il s'était rendu à Rome pour obtenir une réforme ; mais il n'avait reçu du pape Innocent IV qu'une réponse insolente (2).

Ce fut parmi les membres de l'Université que les moines mendiants trouvèrent les adversaires les plus terribles ; ceux-ci voyaient avec peine leur influence diminuer de jour en jour, leur enseignement méprisé, leurs auditoires se vider ; en effet, entre autres privilèges, les moines avaient reçu celui d'ouvrir des écoles, ils y attiraient toute la jeunesse qu'ils engageaient à force de promesses à entrer dans leur ordre : « Chaque année, » disaient-

(1) Vaughan, *Facts and observations concerning the life of Wycliffe*.

(2) Le pape lui répondit : « Ton œil est-il mauvais parce que je suis bon ? »

ils, « saint François descend du ciel et délivre les » âmes de tous ceux qui ont été ensevelis sous » l'habit de son Ordre. »

Partout ils cherchaient à substituer leur théologie à la science ; il n'est donc pas étonnant qu'on voulût s'opposer à cet empiètement.

Wycliffe ne tarda pas à être mêlé à cette querelle, et voici en quelles circonstances : nommé en 1361 chef du collège de Baliol, Islip, primat d'Angleterre, lui avait accordé, en 1365, le préfectorat du collège de Cantorbéry ; mais deux ans après, il s'était vu destituer sans motif, et sa charge avait été donnée à un moine ; en vain il en avait appelé au pape Urbain V, sa requête avait toujours été repoussée. En face d'une telle injustice, il se joignit aux membres de l'Université et attaqua les moines. Pendant tout le temps que dura cette lutte, Wycliffe s'efforça de montrer que tous les principes sur lesquels reposait leur Ordre étaient contraires à l'Evangile et à l'Etat. La querelle ne manque pas d'un certain intérêt ; on y voit les adversaires s'armer de textes et faire une exégèse plus ou moins excentrique, chacun suivant les besoins de sa cause. Une chose digne de remarque, pendant cette lutte, c'est que le réformateur conserva toujours au fond un esprit de tolérance. « Détruire les abus et sauver les personnes : » *destroy their errors and save their persons*, » fut sa devise ; nous verrons plus tard combien différente devait être celle du clergé.

On a souvent objecté que si les réformateurs n'avaient pas employé la force, c'est qu'elle n'avait pas été à leur service. Nous sommes heureux de pouvoir ici donner un démenti à cette opinion si généralement admise, en montrant que Wycliffe ne chercha jamais à profiter de son crédit auprès des grands du royaume pour écraser ses adversaires et accomplir sa réforme, et qu'il n'usa jamais d'autre pouvoir que celui qui lui fut conféré par la vérité.

Entrons maintenant dans la discussion ; nous trouverons tous les arguments du réformateur et de ses adversaires dans un livre intitulé le *Triologue* (1). Wycliffe s'écrie qu'en donnant les moines à l'Eglise, Dieu a agi envers elle comme autrefois envers le peuple d'Israël en lui donnant un roi. Les raisonnements qu'il emploie pour attaquer la mendicité sont quelque peu subtils. « La » mendicité, » dit-il, « peut-être envisagée sous trois » aspects différents : la mendicité par signe, la » mendicité insinuante et la mendicité déclamatoire ; cette dernière est celle par laquelle les » moines fatiguent le peuple. » Les moines, il est vrai, répondent que Jésus a demandé pour satisfaire les besoins du corps ; mais, répond Wycliffe : « Ils ne remarquent pas qu'en s'adressant

(1) Cet ouvrage, composé par Wycliffe, est le plus important de tous ses écrits. Il est fait sous forme de dialogue entre trois personnages allégoriques : *Alithia*, *Pseudis* et *Phronesis*, ou la Vérité, le Mensonge et la Sagesse. Wycliffe parle en la personne de *Pseudis*.

» à une des trois personnes de la Trinité, Jésus » n'a pas mendié, puisqu'il était une de ces personnes. » Satisfait de cette preuve, il s'écrie, en terminant, « que les moines sont des sophistes et qu'ils font un usage diabolique d'un acte en lui-même plein de bonté et d'amour. »

Les moines font alors pleuvoir les textes sur cet audacieux. Nous nous bornerons à mentionner ici ceux qui présentent quelques curiosités exégétiques : « Jésus a mendié, » disent-ils, « quand » il a envoyé ses disciples chercher un ânon. » Le cas était embarrassant, mais la sagacité du théologien ne fut pas mise en défaut, et voici le premier sens général qu'il donne à ce texte : « Si » Jésus, maître de toute chose, a eu besoin de cet » ânon, c'était pour accomplir une prophétie de » Zacharie. »

De ce texte, il tire encore plusieurs enseignements : « L'ânon représente les gentils, qui doivent être soumis, et les juifs toujours chargés du » joug de la loi ; enfin, le maître a voulu encore » donner une leçon d'humilité et condamner le » luxe des cardinaux et des évêques, qui se font » traîner dans des voitures somptueuses. »

Mais les moines ne se tiennent pas pour battus ; ils montrent le Christ demandant à boire à une pauvre femme de Samarie. Wycliffe répond alors en établissant une distinction habile entre le sens des mots *demandeur* et *mendier* : un créancier mendie-t-il quand il vient réclamer à son débiteur

ce qui lui est dû ? Non, à plus forte raison Christ qui demande ce qui lui est dû à une de ses créatures ; au reste, ajoute-t-il, certains théologiens prétendent que Christ n'a pas eu soif d'eau, mais de la foi et de la conversion de cette femme, et la réponse qu'il fit à ses disciples, qui lui présentaient de la nourriture, semble le prouver : « J'ai à manger d'une nourriture que vous ne connaissez pas. »

Après avoir ruiné la base sur laquelle reposait l'ordre des moines, Wycliffe s'en prend aux autres abus, tels que les lettres de fraternité, la vente des prières. En échange d'une certaine somme, les moines accordaient ces lettres, qui, disaient-ils, procuraient certains avantages au delà de la tombe : « Il faut avoir une étrange audace, » s'écrie Wycliffe indigné, « pour faire de telles promesses, » sur un sujet si peu connu ! » Les moindres fautes grandissent à ses yeux, pas un détail ne lui échappe, tellement qu'on dirait un homme heureux de trouver une occasion pour accabler son adversaire, et cependant c'est sous l'impulsion des sentiments les plus nobles qu'il agit : « Le but auquel je tends, » dit-il, « si Dieu le veut, est qu'il puisse se trouver des moines jugés dignes d'enseigner, et qui, convertis, embrassent le christianisme dans sa pureté primitive. » Ne sont-ce pas là les paroles dignes d'un chrétien : « Haïr le péché et aimer le pécheur ? »

Ces discussions religieuses, portant sur une

foule de points qu'il serait trop long d'énumérer, se trouvaient quelquefois traversées par des questions politiques.

En 1365, Wycliffe se fit le défenseur de la royauté contre les prétentions du pape. Jean sans Terre avait conclu autrefois un traité par lequel il s'était engagé à payer au pape une rente annuelle en échange de certains droits ; ce traité était depuis longtemps tombé dans l'oubli , lorsque Urbain V vint réclamer non-seulement le rétablissement de l'impôt, mais encore les arrérages. C'était mal choisir son temps ; la nation tout entière, ayant à sa tête le vainqueur de Crécy, se souleva ; le Parlement repoussa les prétentions du pape et déclara que Jean sans Terre avait usurpé un droit qui n'avait jamais été au pouvoir de la royauté. Dès ce moment, le parlement et le roi furent en butte à toutes les attaques des partisans de la cour de Rome. Certain moine, nous dit Vaughan, publia une brochure dans laquelle il prétendait que refuser l'impôt étant de la part de l'Angleterre un acte d'insubordination, le royaume revenait de droit au pape. Wycliffe défendit le roi contre ce moine, qui ne daignait pas même se faire connaître ; il le fit avec prudence, car, nous dit encore Vaughan : « Il n'ignorait pas que son adversaire » cherchait, d'un côté à l'exposer aux ressentiments du souverain pontife, à lui rendre tout » avancement impossible, et d'un autre côté à » obtenir, pour lui et son Ordre, les faveurs de

» la cour de Rome, en plaçant le royaume dans
» une grande sujétion vis-à-vis du pape. » Avant
de répondre, Wycliffe se posa comme un humble
et obéissant serviteur, ne prétendant rien dire
qui puisse blesser les oreilles, même les plus pieu-
ses, ou qui pût être considéré comme une insulte
faite à l'Eglise ; ayant ainsi préparé le terrain, il
déclara ensuite ouvertement que le roi, de con-
cert avec le parlement, avait non seulement le
droit de refuser le tribut réclamé, mais encore ce-
lui de soumettre tout le clergé aux lois civiles, et
de réunir au domaine royal les possessions ecclé-
siastiques.

C'était beaucoup oser, à une époque où l'Eglise
était encore puissante ; la dépouiller de ses biens,
n'était-ce pas le comble de la témérité ? mais une
fois engagé dans cette voie, le réformateur ne devait
plus s'y arrêter, quels que fussent les obstacles
qu'il aurait à surmonter ; à la ruse, il oppose la
ruse ; les propos qu'il n'ose tenir, il les met dans
la bouche de personnages influents ; ainsi, nous
possédons un dialogue qu'il a composé, et qui est
censé venir de la chambre des lords ; dans ce dia-
logue, il est question précisément du tribut dont
nous avons déjà parlé. « On ne doit de tribut féo-
» dal, » dit l'un des lords, « qu'à celui qui peut ac-
» corder en revanche une protection féodale ; or,
» comment le pape ferait-il la guerre pour protéger
» ses fiefs ? » « Est-ce comme vassal de la cou-
ronne ? » dit un autre, « ou comme suzerain que le

» pape réclame une partie de nos richesses ?
» Urbain V ne veut pas accepter le premier de
» ces titres , à la bonne heure ; mais le peuple
» anglais n'acceptera pas non plus le second. »
« Pourquoi , » dit d'un ton sarcastique un troisième opinant , « ce tribut fut-il originairement
» accordé pour payer l'absolution donnée par le
» pape au roi Jean ? »..... « Alors la réclamation
» du pape n'est qu'une simonie , une escroquerie
» cléricale , que les lords et les évêques doivent
» repousser avec indignation. » « Non , » dit un dernier orateur , « l'Angleterre n'appartient pas au
» pape , le pape n'est qu'un homme assujetti au
» péché , mais Christ est le Seigneur des Seigneurs ; et le royaume relève immédiatement
» de Jésus Christ (1). »

Ne sent-on pas dans ce dialogue un souffle patriotique ? Wycliffe se montre aussi dévoué aux intérêts de la patrie qu'aux intérêts de la religion. Bientôt , à force d'habileté , il fit rendre plusieurs décrets : l'un défendait à tout étudiant d'entrer dans les ordres avant l'âge de dix-huit ans (2) ; un autre abolissait les privilèges judiciaires , et amenait devant l'autorité civile les procès ecclésiastiques pour y être jugés. Quant au royaume , le roi seul en était juge , et les bulles contraires aux inté-

(1) Merle d'Aubigné , *Histoire de la Réformation d'Angleterre*.

(2) Les moines mendiants allaient jusqu'à faire prononcer des vœux à des enfants. C'est contre cet abus que Wycliffe s'élève.

rêts publics devaient être formellement interdites; enfin un dernier décret fut promulgué; il frappait de nullité toute nomination ecclésiastique contraire à la volonté du roi : « Le pape ayant, en » effet, le droit de nommer les évêques et les hauts » dignitaires de l'Eglise sans l'assentiment du roi, » il en résultait de graves désordres; des person- » nages indignes étaient revêtus de charges sacer- » dotales qu'ils déshonoraient, au grand scandale » des populations. » Il était donc juste que l'Etat prît part à ces nominations; mais c'était diminuer le pouvoir de la cour de Rome. Le pape fut effrayé et une entrevue eut lieu à Bruges; elle n'eut aucun résultat, et les décrets furent maintenus. C'est à cette entrevue que Wycliffe fut mis en rapport avec le personnage le plus puissant du royaume, le duc de Lancastre, qui, à la première occasion, devait être le plus ferme appui du réformateur. Cette occasion ne se fit pas attendre longtemps. En effet, de retour en Angleterre, Wycliffe s'était mis à combattre avec plus d'ardeur que jamais l'autorité spirituelle du pape : « Le vicaire de Jésus-Christ ne peut rien par ses bulles, » disait-il, « il est impossible qu'un homme soit excommunié, » s'il ne s'est auparavant excommunié lui-même; » le pontife romain n'est qu'un coupeur de bourses, et loin d'avoir le droit de réprimander les » autres, il peut être lui-même repris par les » laïques. »

On résolut alors de lui fermer la bouche, et en

1377 il fut cité devant un synode tenu dans l'église de Saint-Paul. Ce synode était présidé par l'évêque Courtenay, un des ennemis les plus acharnés de Wycliffe; mais ce dernier était soutenu par lord Percy et le duc de Lancastre : « Que la vue des » évêques ne vous fasse pas reculer d'un cheveu » dans la profession de votre foi, » lui disait le duc; « ce ne sont que des ignorants; et quant à » ce concours de peuple, ne craignez rien : nous » sommes là pour vous protéger (1). »

Le synode ne put délibérer, par suite d'une altercation entre Courtenay et les deux protecteurs de Wycliffe. Le dialogue suivant nous montrera quelle importance on attachait à des questions de détail.

« Le fier Courtenay, » nous dit Merle d'Aubigné, « chargé par l'archevêque de présider l'assemblée, suivait avec inquiétude les mouvements » étranges et voyait avec déplaisir le docteur accompagné par les deux personnages les plus influents de l'Angleterre. Il ne dit rien au duc de » Lancastre qui administrait alors le royaume; » mais se tournant du côté de Percy :

» — Si j'avais su, mylord, que vous prétendiez » faire le maître dans cette église, j'eusse pris des » mesures pour vous empêcher d'y entrer.

» Percy répondit froidement :

(1) Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation*, p. 97.

» — Que vous le vouliez ou non, je maintien-
» drai mon autorité.

» Puis s'adressant à Wycliffe, qui se tenait de-
» bout devant ses juges :

» — Asseyez-vous, lui dit-il, et prenez un peu
» de repos.

» La colère s'empara alors de Courtenay, et il
» s'écria d'une voix retentissante :

» — Il ne doit pas s'asseoir; c'est debout que
» l'on comparaît devant ses juges.

» Lancastre, alors indigné que l'on refusât au
» grand docteur de l'Angleterre une faveur que
» son âge seul eût dû lui procurer, répondit à
» l'évêque :

» — Vous êtes bien arrogant. Prenez garde,
» sans quoi j'abattrai votre orgueil, et non seule-
» ment le vôtre, mais celui de toute la prélature
» d'Angleterre.

» — Faites-moi tout le mal que vous voudrez,
» répondit fièrement Courtenay.

» Le prince s'écria alors avec émotion :

» — Vous faites bien le fier. Vous croyez, sans
» doute, pouvoir vous appuyer sur votre famille;
» mais vos parents, je vous le déclare, auront
» assez de peine à se protéger eux-mêmes.

» L'évêque, trouvant alors de nobles paroles,
» répondit :

» — Je ne m'appuie ni sur mes parents ni sur
» quelque homme que ce puisse être, mais sur Dieu
» seul; et avec son secours, je dirai toute la vérité.

» — Plutôt que de me soumettre à ce prêtre,
» répond le duc de Lancastre, je le saisirai par
» les cheveux et le jetterai à bas de sa chaire (1). »

A l'issue de cette scène burlesque, le grand synode se sépara sans que Wycliffe ait pu prendre la parole; mais les évêques et les prélats ne se tenaient pas pour battus. Ils résolurent de se venger et firent envoyer par le pape plusieurs bulles condamnant un certain nombre de propositions. Ordre était donné, en outre, d'emprisonner immédiatement l'hérétique. Les menaces, les synodes ayant été jusque-là impuissants à arrêter les progrès de la réforme, le clergé avait enfin recours aux moyens violents. Cependant les membres de l'Université hésitaient à se conduire ainsi envers un de leurs collègues; le peuple se montrait aussi de plus en plus hostile au pape; enfin on décida encore une fois de convoquer un synode. Il siégea à Lambeth en 1378. Les principaux griefs devaient y être discutés, et l'on se promettait même d'infliger un châtiment exemplaire à l'audacieux perturbateur. Ce synode n'eut pas plus de succès que le précédent; « et cependant, » dit un historien, « on s'attendait à voir le réformateur dévoré, car il en- » trait dans la fosse aux lions (2); » mais le peuple, entourant la salle, avait une attitude peu rassurante pour les membres du synode; le peu-

(1) Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation*, p. 97.

(2) *Id.*, *ibid*

ple prêtait son appui à cet homme courageux qui avait déjà tant lutté pour ses intérêts, et Wycliffe, s'avancant au milieu de la foule, ressemblait plutôt à un triomphateur qu'à un condamné. Déjà saisis par ce spectacle inattendu, les membres du synode le furent encore davantage quand ils virent entrer Lewis Clifford, messenger de la reine, qui venait leur interdire de prononcer tout jugement contre le réformateur. « Toute leur lâcheté fut alors mise » à nu, » dit Vaughan; « ils furent agités comme » des roseaux au souffle du vent, et, au mépris » de leur dignité, leur parole devint onctueuse » comme de l'huile; ils furent comme des hommes » muets et sourds (1). »

Sorti triomphant une seconde fois, Wycliffe redoubla de zèle à répandre les nouvelles doctrines.

A partir de ce moment il n'aura rien à craindre, car le peuple sera pour lui.

Telle fut la carrière active du réformateur. Quels en furent les résultats? C'est ce que nous allons indiquer en étudiant les idées théologiques de Wycliffe.

(1) Vaughan, *Facts and observations concerning the life of Wycliffe*, p. 38.

CHAPITRE II.

WYCLIFFE THÉOLOGIE.

En ce qui concerne les pouvoirs, Wycliffe veut séparer le pouvoir spirituel du temporel. A cette époque, l'Eglise avait fini par soumettre toutes les puissances, les monarques étaient les instruments dociles de ses volontés; cependant l'Angleterre avait toujours plus ou moins résisté aux efforts que l'Eglise faisait pour prendre en main les rênes du gouvernement, et la parole du réformateur venait encore encourager cette résistance qui finit par triompher. « L'Eglise a ses lois, » disait Wycliffe, « mais elles sont pures, et ne peuvent se » confondre avec les lois humaines sans se souil- » ler : » « *Lex humana est mixta multa nequitia ut patet de regulis civilibus ex quibus pullulant multa mala lex autem evangelica est immaculata* (1). »

« Pourquoi l'Eglise s'arrogerait-elle le droit de » juger et de punir? En agissant ainsi, elle prend

(1) *De civili dominio*, chap. I, p. 34.

» à César ce qui appartient à César et ne rend pas
» à Dieu ce qui est à Dieu. Qu'elle sache que son
» gouvernement n'est pas terrestre. » Toutes ces
considérations ressortent aussi de la définition que
Wycliffe nous donne de l'Eglise : Elle est l'épouse
de Christ; elle se divise en trois parties : la pre-
mière qui renferme les anges et les chrétiens qui
sont entrés dans le séjour des bienheureux; la se-
conde comprend ceux qui, ayant besoin de se dé-
pouiller des fautes passées, vont dans un purga-
toire; enfin la troisième partie comprend tous
ceux qui, sur cette terre, luttent pour assurer leur
salut. A ces trois parties, constituant l'Eglise uni-
verselle, il donne les noms d'Eglise triomphante,
d'Eglises dormante et militante. Cette dernière,
n'ayant d'autres lois que celles du perfectionne-
ment moral et étant invisible, ne doit pas mêler
ses intérêts ni ses lois avec ceux du monde visible;
si elle le fait, elle compromet sa mission. Voilà
pourquoi Wycliffe veut séparer ces deux irrécon-
ciliables : l'Etat et l'Eglise.

Mais de cette définition de l'Eglise découlent
d'autres conséquences : la barrière dressée entre
la créature et son créateur est désormais renver-
sée et la responsabilité individuelle hautement
proclamée. Si l'Eglise est l'épouse de Christ, le
prêtre ne peut plus se placer comme inter-
médiaire; il ne peut plus être le canal par où
passent les grâces divines; le chrétien doit aller
lui-même à la source de ces grâces.

Le chrétien, ainsi livré à lui-même, sera l'auteur de son salut; il ne se reposera pas sur ses conducteurs spirituels, mais sur sa propre foi en Jésus-Christ. Pour être chrétien, il ne suffira pas d'être né dans l'Eglise, d'avoir reçu le baptême; il faudra lutter contre son propre péché, résister aux tentations chacun dans la sphère où Dieu l'a placé ici-bas. L'Eglise sera alors le mère de tous les croyants, de tous ceux qui doivent être sauvés, « car maintenant, » dit-il en faisant allusion à l'état présent, « ceux qui sont sauvés sont les seuls » membres de l'Eglise; beaucoup, au contraire, » qui sont appelés tels, en sont les ennemis. » Wycliffe n'admet donc pas la théorie de l'Eglise multitudiniste; pour faire partie de l'Eglise il faut être croyant : « Ce serait une véritable folie de » considérer l'Eglise comme l'épouse de Christ, si » l'on y faisait entrer des disciples de Bélial; ici- » bas, personne n'a le droit de se dire membre de » l'Eglise, s'il ne mène une conduite pure et s'il » n'a une vie sainte. »

Si Jésus-Christ est le chef de l'Eglise, si la pureté et la sainteté sont les conditions essentielles pour en faire partie, que devient d'une part l'autorité du chef visible sur cette terre? Quelle honte pour ceux qui, plongés dans les souillures, croient néanmoins être des serviteurs de Dieu! En un mot, quelle différence entre cette Eglise dont parle le réformateur et celle qu'il a sous ses yeux : l'une pure, ne reconnaissant que l'autorité morale de

son chef invisible; l'autre soumise aux lois humaines, esclave des bulles et des ordonnances, et deshonorée par sa mondanité.

Si Christ est la tête de l'Eglise, que devient l'autorité du pape? Wycliffe attaque cette croyance qui fait de Pierre le premier des apôtres. Il faut examiner d'abord, dit-il, si l'on peut s'appuyer sur l'Evangile, pour assurer que Pierre fut à la tête de l'Eglise; à ceux qui l'affirment, il répond ainsi : « Il appartient à la tête de donner à tous » les membres du corps la sensibilité et le mouvement, ce que Pierre n'a pu faire dans l'Eglise; » donc il n'en est pas la tête : » « Et videtur quod » non quia de ratione capitis est conferre omnibus membris sui corporis motum et sensum, » sed Petrus nec contulit nec conferre potuit omnibus membris corporis suæ ecclesiæ motum et sensum ad propositum; ergo Petrus non fuit caput suæ ecclesiæ (1). » Mais quel est donc l'apôtre qui eut la supériorité? C'est Pierre sans doute : oui, mais en humilité, en pauvreté, en dévouement et non en pouvoir et en autorité; il est réellement le premier d'entre les apôtres, quand il s'agit de demander, de répondre ou d'agir; mais s'ensuit-il qu'il ait eu la haute main sur l'Eglise? Non; sa supériorité a été celle que doit avoir tout chrétien sur les autres hommes : l'activité.

(1) *De Christo et suo adversario Antechristo*, chap. V.

Wycliffe réfute ensuite ces fameux passages :
« Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans
» le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre
» sera délié dans le ciel. » — « Tu es Pierre et
» sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Ce pouvoir donné à Pierre, et qu'on croit être particulier à cet apôtre, a été le partage des autres.
« Videtur autem probabile quod omnibus apostolis, Christus dedit plenitudinem potestatis ad
» ligandum, et solvendum, et faciendum quodcumque prelati officium in Ecclesia militanti (1). » Jésus-Christ aurait-il donc envoyé ses disciples sous les ordres de Pierre? Mais ne voyons-nous pas que chacun d'eux était maître dans la province où il prêchait l'Evangile?

On aura beau dire encore que Pierre était l'apôtre des Romains, saint Paul n'en déclare pas moins que Dieu ne fait acceptation de personne. Pierre n'appelait-il pas Paul et Barnabas ses compagnons d'œuvre? Ne repoussait-il pas lui-même toute supériorité en les traitant d'égal à égal? Et, d'ailleurs, les hommes sincères ne diront-ils pas que Jésus-Christ étant dans les cieux, l'Eglise a en lui le meilleur des papes, et que la distance plus ou moins grande qui nous sépare de lui ne l'empêche pas d'accomplir ses promesses?

Quant au pouvoir temporel, écoutons ce qu'il dit dans son traité intitulé : *Le Christ et son ad-*

(1) *De christo et suo adversario Antechristo*, chap. V.

versaire l'Antechrist : « Et constat primo ex fide » quomodo potestas quam papa exercet fuit a » potestate cesarea derivata, nec habet fundamentum in fide scripturæ nisi ut loquar ironice, » ex illo Luc vicesimo altero : reges gentium dominantur eorum vos autem non sic (1). » Si la papauté n'a aucun droit d'exister, l'Eglise peut donc s'en passer; c'est ce qu'affirme hautement Wycliffe : « Ecclesia Christi posset regulari pro » pere et quiete sine tali papa. » La croyance des fidèles en son autorité est la seule base de cette autorité : « Capit enim papa supra suam notitiam » atque potentiam regulam ad regendum totam » ecclesiam militantem, cum nunc supponunt » quod vita sua, et mandatum suum, sit regula » cunctis fidelibus ad viandum (2). » Le pape a donc outrepassé ses pouvoirs, en amenant l'Eglise à croire qu'elle ne peut progresser sans se conformer à ses ordonnances et sans régler sa conduite sur la sienne; de plus, avec une effronterie sans précédent, il a osé se déclarer infaillible; car aujourd'hui il est admis par tous que le pape ne peut se tromper en matière de foi : « Nam hodie capitur tanquam fides quod non est possibile papam » manentem papam errare in moribus et specialiter in fide catholica, quia capit tanquam

(1) *De Christo et suo adversario Antechristo*, chap. IX, p. 47.

(2) Toutes les attaques dirigées contre la papauté se trouvent dans l'ouvrage que nous citons et que nous reproduisons ici.

» regulam, quod si papa quidam definierit tunc
» erit fides sic definita (1). »

Les papes se sont encore rendus coupables, en composant, au nom des apôtres, une multitude d'écrits que nous croyions nous venir d'eux :
« Et si scriptis attendimus videat homo scripta
» apostolorum quæ ex fide sunt scripta Jesu Christi
» et scripta papalia... » N'est-il pas l'Antechrist, en présence de ces paroles de l'Ecriture : « Pro
» nobis egemus factus est, ut illius inopia nos di-
» vites essemus, papa autem pretendit se et labo-
» rat ad hoc nimis illicite quod sit secula summe
» dives (2). »

Dans tout ce traité, Wycliffe n'oublie pas un des points sur lesquels le pape est en contradiction avec Christ; ceux que nous venons de signaler sont les principaux et suffisent pour nous donner une idée de l'énergie avec laquelle il attaque l'autorité papale.

Pénétrons maintenant dans l'Eglise et écoutons ce que le réformateur va nous dire de ses cérémonies.

Préoccupé du caractère spirituel qui doit être celui du culte chrétien, il condamne la pompe et l'éclat des cérémonies, car l'homme attiré par les sens, dit-il, oublie le côté moral du christianisme.

Il semble donc que Wycliffe va abolir ces for-

(1) *De Christo et suo adversario Antechristo.*

(2) *Ibid.*, chap. XI, p. 50.

mes du culte : il n'en est rien ; il hésite , il sent qu'une telle réforme serait un peu brutale , et , peu à peu , il est amené à reconnaître une certaine utilité dans ces manifestations brillantes ; elles peuvent aider à l'édification des fidèles , mais il se hâte d'ajouter qu'elles ne sauraient être autre chose qu'un aide.

Envisagée à ce point de vue , la réforme opérée par Wycliffe diffère beaucoup de la nôtre , et c'est à ces hésitations que l'Angleterre doit aujourd'hui le pompeux étalage de son culte , qui , cependant , constitue un danger pour elle , en la plaçant sur la pente qui mène au catholicisme.

Dans d'autres traités du réformateur , nous trouvons certaines recommandations concernant les images ; il les tolère , mais à une condition : c'est qu'au lieu de représenter le luxe de évêques , elles placeront sous nos yeux des scènes de l'Evangile : « La pauvreté du Christ , quel tableau plus digne » des regards du chrétien ! » Wycliffe condamne également les hymnes trop mélodieux.

Tous ces changements ont trait à l'idée qui doit être attachée à la cérémonie plus qu'à la cérémonie elle-même ; et , en cela , Wycliffe n'est pas tombé dans l'excès , comme en général nos réformateurs qui ont fait table rase de toute forme. Wycliffe a conservé ces formes en les spiritualisant : ce n'est pas qu'il n'ait reconnu que le culte en esprit et en vérité ne fût ce qu'il y avait de plus élevé , qu'il pénétrait les âmes et agissait

puissamment sur elles ; mais il a craint qu'elles fussent encore incapables de s'élever à ces hauteurs ; voilà pourquoi il leur a laissé comme appuy ces formes extérieures.

Si nous avons à choisir entre les deux réformes, celle de Wycliffe et celle de Calvin, c'est-à-dire entre une demi-réforme et le radicalisme absolu, nous prendrions encore ce dernier.

Wycliffe a élagué les rameaux qui encombraient le sanctuaire ; mais, n'ayant pas atteint la racine, l'œuvre devait être incomplète. Aussi voyons-nous de nouveaux rameaux projeter leur ombre sur l'Eglise anglicane. Calvin a tout arraché, de telle sorte que rien ne pût jamais arrêter les rayons bienfaisants de l'Evangile : excès ! a-t-on crié de toutes parts. Heureux excès, répondrons-nous, car il a été produit par l'excès du mal. Oui, en religion comme en politique, aux grands maux il faut de grands remèdes, et dans ces deux domaines il est plus facile de remonter la pente trop rapidement descendue, que de s'arrêter quand on y est engagé ; nous essayons de remonter cette pente, tandis que l'Eglise nationale anglaise la descend.

Le culte ainsi transformé, quelles conditions morales devront remplir ceux qui en sont chargés, en un mot quelle idée se fait Wycliffe du sacerdoce ? Ici nous empruntons les renseignements à son livre intitulé : *Les pauvres prêtres*. Il y décrit le prêtre tel qu'il doit être ; deux choses, dit-il, sont pour lui une occasion de chute ; ce

sont : l'amour des richesses et le célibat. Il pose en principe que le prêtre ne doit pas avoir de biens, car infailliblement il en fait un mauvais usage; veut-il pour cela le réduire à la misère? Non, les fidèles seront chargés de l'entretenir; il recevra de ses paroissiens un salaire modeste, lui permettant de mener une vie simple et frugale.

En ce qui concerne le mariage des prêtres, il paraît hésiter, malgré son ardent désir de mettre un terme aux désordres du clergé; il se laisse influencer par l'opinion des anciens Pères, dont il respecte encore l'autorité. Ainsi partagé, il prend une résolution très sage : c'est de laisser les prêtres libres; d'ailleurs, il ne peut s'appuyer sur aucun texte de l'Evangile. Jésus n'a pas parlé du mariage, et de ce silence on ne peut tirer aucune conclusion; cependant Wycliffe leur conseille de se marier. Il leur adresse encore quelques exhortations morales, que nous trouvons dans son livre intitulé *Short rule of life* : « Si tu es prêtre, efforce-toi de vivre saintement; surpasse les autres hommes en saintes prières, en désirs, en pensées élevées, en conseils, en enseignements; que les commandements de Dieu, l'Evangile et les vertus chrétiennes soient toujours sur tes lèvres; méprise le péché qui éloigne les hommes de la loi de Dieu (1). »

(1) « Since fornicatio is so periculous, and men and women are so frail, God ordained priest in the old law to have wifes, and never for-

Après avoir ainsi parlé de la vie privée du prêtre, il indique le caractère que doit revêtir son ministère; les deux principaux sont : l'activité et l'humilité. « Aller de lieu en lieu, annonçant » l'Evangile; faire pour la gloire de Dieu ce que » les prêtres font pour remplir leurs bourses. »

Le prêtre, étant un serviteur de Christ, doit être humble, ne s'attribuant rien, mais tout à Dieu; cette humilité et cette activité furent d'ailleurs les qualités des disciples que le réformateur envoyait annoncer l'Evangile : « Ils allaient de » lieu en lieu, vêtus de longues robes rouges, les » pieds nus, un bâton à la main, ne s'occupant » que de prédication. » Combien cette peinture diffère de celle qui nous est faite du prêtre de ce temps : « Ce n'était pas l'intelligence d'un esprit » sain qu'il fallait alors, mais celle d'un cuisinier ! »

Pendant que Wycliffe recommandait à ses disciples de ne pas se mettre en souci pour les biens temporels, les autres prêtres n'avaient qu'une seule préoccupation : « toucher leurs revenus, » leurs casuels, se faire une cuisine succulente, » avoir des chevaux gras, des concubines brillamment parées, et laisser le pauvre mourir » dans la misère (1). » Six siècles ont passé, et quels changements? .

bid it in the new, neither by Christ or by his apostle but rather approved it. » — Vaughan, *Of Wedded men and Wives*, p. 59.

(1) Böhmer, *Kirche Christi*, 4^e partie, p. 527.

L'Évangile devait être le fond de la prédication de ces prêtres; c'était pour le réformateur le pain de vie dont on ne peut pas plus se passer que du pain qui nourrit le corps : « *Idem est spiritualiter » pascere auditorium sine sententia evangelica, » ac si quis faceret convivium corporale sine » pane (1). »*

Cette nourriture était abondamment distribuée par les disciples, car la Bible avait été traduite en langue vulgaire (2), et ainsi mise à la portée de tous; elle pénétrait dans le palais comme dans la chaumière, et y répandait la lumière et la vie. « Les esprits s'éclairaient, les âmes se convertis- » saient, un élément nouveau était entré dans le » monde. Les bourgeois, les soldats, le peuple, » saluaient cette ère nouvelle de leurs acclama- » tions; les barons, les comtes, les ducs sondaient » avec curiosité le livre inconnu; bientôt, dit le » chroniqueur, on ne pouvait rencontrer deux » personnes sur la route, sans trouver dans l'une » d'elles un disciple de Wycliffe (3). »

Si l'Évangile faisait le fond de toute prédication, quelle forme devait revêtir la prédication? Ici Wycliffe nous fait assister à un vrai cours d'homilétique; la composition du sermon n'est pas pour lui chose secondaire. « La prédication, » dit-il, « étant

(1) *Evangelia de sanctis*, 22^e prédication sur les jours de fête.

(2) Une des œuvres les plus importantes de Wycliffe est la traduction de la Vulgate en anglais.

(3) Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation*, p. 107.

» une cause de conversion, un moyen puissant
» par lequel les hommes sont maintenus sous l'in-
» fluence de la religion, il est donc juste qu'elle
» soit étudiée avec soin. » Il la place même au-
dessus des sacrements, parce qu'elle fait partie du
domaine de l'instruction. « Malheur au prêtre
» qui la néglige, car il manque au plus grand des
» devoirs, et s'expose au jugement de Dieu et des
» hommes. »

Jusqu'au commencement du treizième siècle on
avait deux méthodes de prêcher; on les désignait
sous ces deux noms : « *declaring* et *postillating*. »
La première ne correspondait pas à ce que nous
appelons le sermon : ce n'était qu'un essai; la se-
conde n'était autre que la paraphrase. La para-
phrase devint dans la suite moins fréquente : on
aimait prendre un texte court, sur lequel on don-
nait libre carrière à l'imagination, au sein de di-
visions et subdivisions innombrables.

Le grand nombre de sermons que nous avons
encore du réformateur attestent que tel n'était pas
son genre; il préférait l'homélie, qui, selon lui,
prêtait à des développements plus logiques; l'ima-
gination, retenue par le contexte, pouvait moins
se laisser égarer. Voici, d'ailleurs, les conseils
qu'il nous donne : « Il faut, » dit-il, « prendre un
» certain nombre de notes, assez courtes, sur la
» leçon du jour, les développer, en soignant le
» style. Les idées devant être solides réclament par
» conséquent de sérieuses connaissances théologi-

» ques. » A ce propos il se moque des prêtres de son temps : « La plupart de nos prélats, » dit-il, « connaissent peu de choses en théologie. N'ayant » pas été habitués à prêcher pendant leur jeunesse, » quand ils deviennent évêques, ils éprouvent le » besoin d'emprunter des sermons à certains no- » vices qui ont inauguré une nouvelle méthode de » prêcher ; ils ergotent à perte de vue ; ils n'ont, » dit-il, « ni élévation de style, ni profondeur de » pensée, mais beaucoup d'enfantillages et de » choses indignes d'une chaire chrétienne. »

Wycliffe conseille aussi d'appuyer les raisonnements sur des exemples pris dans la vie journalière : « Parlez-nous d'un pécheur qui recherche » avec ardeur les plaisirs mondains, espérant sa- » tisfaire sa soif de bonheur. Comparez-le à cet » homme, atteint d'une fièvre ardente et qui désire » tout ce qui lui est contraire : avec ces exemples, » pris sur le vif, vous frapperez l'imagination » des auditeurs, et vous exercerez une grande » influence. »

Enfin, comme règle générale, il faut suivre la voie la plus directe, quand on veut répandre la parole de Dieu ; et puisque la propagation de cette parole est le moyen le plus sûr qui amène les hommes au respect de Dieu et au relèvement du prochain, il en résulte que plus cette propagation se fera rapidement, meilleure elle sera. Pour cela, ne cherchons pas à plaire aux auditeurs : la vérité, voilà ce qu'ils doivent connaître ; soyons toujours

à la portée de l'auditoire : « Apte loqui veritatem. » Enfin, la dernière qualité, c'est la sincérité : « Fideles seminis ministratio. » « Si l'âme elle-même ne parle pas avec les mots, c'est l'airain qui » résonne et la cymbale qui retentit. »

Après avoir parlé du prédicateur tel que le concevoit Wycliffe, il nous reste à exposer ses idées sur les différents dogmes de l'Eglise catholique ; elles se trouvent en grande partie dans son livre qui porte le nom de *Triologue*. Le réformateur nous parle d'abord de l'eucharistie ; il indique comment Jésus a institué et pris la sainte cène ; ce qu'il faut entendre par corps de Christ. Voici comment il faut le comprendre : « Non est intelligendum corpus » Christi descendere ad hostiam in quacumque » ecclesia consecratam, sed manet sursum in cœlis » stabile et immotum ; ideo habet esse spirituale in hostia. » A propos de ces mots : « Ceci est mon corps, » il entre dans une foule de raisonnements pour montrer la différence qui existe entre le sacrement et l'objet du sacrement ; le sacrement, dit-il, est le signe de la chose sacrée, la forme visible d'une grâce invisible : « Sacræ rei signum, invisibilis gratiæ visibilis forma. » Le pain de l'eucharistie n'est pas autre chose que du pain après la consécration ; pour le prouver il tient le raisonnement suivant : « Si le premier pronom *ceci* » indique le pain que Jésus-Christ a dans la main, » comment le second désignerait-il autre chose ? » en outre, si Jésus leur montrait du pain, n'est-il

» pas puéril de changer le sens de ces paroles,
» et s'il avait voulu désigner son corps, ne
» faudrait-il pas traduire ainsi : « *Ceci mon corps
est mon corps.* » Wicliffe conclut en disant : « *Ideo vel
oportet veritatem Scripturæ suspendere vel cum
sensu ac iudicio humano concedere quod panis
est.* » Le pain n'est donc pour le réformateur
qu'un symbole de la mort de Christ. Ne serait-il
pas ridicule de croire que le prêtre consacre tous
les jours le corps d'un Dieu qui existe de toute
éternité : « *Nihil enim horribilius quam quilibet
sacerdos celebrans vel facit vel consecrat quo-
tidie corpus Dei, nam Deus noster non est Deus
recens;* » et afin que sa théorie sur l'eucharistie
soit comprise par tout le monde, il ne craint pas
de prendre des exemples à la portée de tous :
« Supposez, » dit-il, « un homme pris dans les rangs
les plus obscurs de la société, et qu'on élève
aux plus grands honneurs, vous aurez beau le
couvrir d'habits somptueux, aura-t-il changé
pour cela ? Non, sous cet éclat emprunté, sa
personne restera toujours la même. »

Il en est de même pour l'hostie : la consécration
ne fait que s'entourer d'un certain prestige ; mais
elle n'ajoute rien à sa valeur intrinsèque : « *Ipsum
corpus Christi est totum sacramentaliter et spiri-
tualiter, per virtualiter ad omnem punctum
hostiæ consecratæ sicut anima est incorpore* (1). »

(1) Leicheler, t. II, p. 637 (voir les notes).

Et ailleurs il ajoute, en parlant de l'eucharistie :

» *Ponimus venerabile sacramentum altaris esse*
» *naturaliter panem et vinum sed sacramentaliter*
» *corpus Christi et sanguinem.* »

Jésus-Christ s'est servi des mêmes formes de langage en d'autres occasions : n'a-t-il pas dit à Jean-Baptiste qu'il était cet Elie qui devait venir ? Est-ce à dire que Jésus-Christ ait changé Jean-Baptiste en Elie ? Voilà cependant l'erreur à laquelle on s'expose en prenant les paroles de Jésus à la lettre.

Les mêmes arguments sont présentés par le réformateur quand il parle de la coupe : « Quand » Jésus-Christ présente la coupe à ses disciples en » leur disant : « Prenez, ceci est mon sang, » il n'est » pas un catholique assez naïf pour croire que la » coupe elle-même s'est changée en sang après la » consécration. » Wycliffe se demande alors sérieusement pourquoi le vin qui reste après la consécration devient aigre et diminue. Cela ne devrait pas être, ajoute-t-il judicieusement, si la coupe contenait réellement le sang de Jésus-Christ, qui ne peut ni s'altérer ni se perdre.

Wycliffe conclut encore que le vin, comme le pain, n'est qu'un symbole : au fond de toute cette polémique nous remarquons toujours la grande cause du spiritualisme chrétien soutenue contre le matérialisme de l'Eglise romaine. Cette tendance spiritualiste se trouve encore dans le baptême. Le vrai baptême est celui de l'esprit, qui seul

est indispensable. Wycliffe conservera la forme extérieure, mais elle ne sera pour lui qu'un signe, une pure manifestation du baptême de l'esprit. L'enfant qui est baptisé d'eau reçoit le baptême de l'esprit comme le martyr qui reçoit le baptême de sang. En fait-il une condition de salut ? Non ; et c'est ici que nous allons le voir réfuter les idées catholiques sur le baptême. Une première objection lui est posée : « Un enfant, un adulte même, » peut-il être condamné s'il n'a pas reçu le baptême ? Oui, » répond Wycliffe, « si dans le baptême vous ne considérez que le signe extérieur. » L'usage en a été ordonné par Christ ; mais il ne faut pas en faire une condition *sine quâ non* de salut. »

« Qui oserait nier que les héros qui faisaient » partie de la légion Thébaine et qui se firent » massacrer pour le nom du Christ n'ont pas été » sauvés ? Avaient-ils reçu le baptême d'eau ? Non, » mais le baptême de sang, et avant lui, le baptême de l'esprit. » Je sais, » objecte le réformateur, « qu'on s'appuiera encore sur ces paroles de » l'apôtre Jean : « A moins que l'homme ne soit » baptisé d'eau et d'esprit, il ne peut voir le » royaume de Dieu. » Mais faisons l'exégèse de ce passage, et nous verrons qu'il ne s'agit que du baptême d'esprit.

L'eau dont parle Jésus n'est pas l'eau du baptême, comme on le croit généralement. Jésus fait allusion ici à l'eau qui devait couler de son

côté ; il ne reste donc que le baptême de l'esprit.

Cette explication est curieuse ; mais, à cette époque, on ne se faisait pas scrupule d'ajouter et de retrancher au texte pour répondre aux besoins d'une cause.

Ce baptême n'étant qu'un signe extérieur, il n'était pas absolument nécessaire qu'il fût administré par le prêtre ; c'est ce qu'affirme hautement Wycliffe : « Une vieille femme par exemple, un » homme même malhonnête, peut baptiser, parce » que Dieu seul parachève le signe extérieur par » le baptême intérieur. Il n'y a qu'un signe véritable, qui est Christ, le sacrement des sacrements ; lui seul peut donner le baptême qui » sauve ; quant à ceux qui s'attachent à la forme, » il les compare à cette génération adultère qui » demande des signes. »

Après avoir attaqué les deux grands dogmes de l'Eglise catholique, l'eucharistie et le baptême, Wycliffe parle de la pénitence, de l'extrême-onction. La pénitence n'est autre chose que la confession, qui est de trois sortes : la contrition d'esprit, la confession à Dieu et la confession à l'homme ; c'est cette dernière qu'il voudrait faire disparaître du sein de l'Eglise.

Cependant, tout en la combattant, il reconnaît en elle une certaine utilité ; elle peut inspirer au chrétien l'horreur du péché, et par là même le détourner de la voie du mal. Pour nous, nous ne saurions partager cette opinion ; elle ne peut

que donner une fausse sécurité à celui qui y est soumis; elle est contraire à la liberté humaine, qu'elle anéantit en diminuant la responsabilité de l'individu.

Nous sommes étonnés que Wycliffe n'ait pas vu tout d'abord cette conséquence, funeste au premier chef, car les inconvenients qu'il signale sont d'un ordre secondaire. « Celui qui absout, » dit-il, « ne » peut apprécier la grandeur de la faute ni savoir » si la repentance du pécheur est sincère, et ce- » pendant il pardonne. » Puis il ajoute ironiquement : « Encore si les péchés étaient pardonnés » par des hommes dont la vie est sans reproche; » mais ce sont des prélats mondains qui blasphè- » ment contre Dieu et s'arrogent un pouvoir qui » n'appartient qu'à lui; leur sentence ne serait » valable qu'en tant qu'elle pourrait être l'écho » de celle qui est prononcée dans le ciel (1). »

La confession telle qu'on l'entend est contraire au sens naturel de l'Ecriture; c'est dans l'Ecriture qu'il faut chercher le vrai modèle de la confession; or il s'y trouve. « Que le pauvre pécheur lève les » yeux vers Jésus qui a la toute-puissance, qu'il » soumette toutes les énergies de son âme et mène » une vie de plus en plus parfaite, en sorte qu'il » devienne utile à l'Eglise, qu'il se repente de ses » fautes passées, qu'il affermisce en lui le désir de » ne plus pécher : cela suffit pour effacer ses fau-

(1) Vaughan, *Life and opinions concerning the life of Wycliffe*, p. 284.

» tes, et le sauver, quoi qu'en disent nos supérieurs (1). »

Quel spiritualisme élevé dans ces quelques lignes ! Comme il met l'homme en présence de son Dieu et de sa conscience ! Ce n'est pas la voix plus ou moins autorisée du prêtre qu'il va désormais écouter, mais celle de sa conscience qui lui parlera à chaque moment de sa vie. Toute servitude sera abolie, toute barrière renversée ; l'homme sera en présence de son Dieu dont il obtiendra le soulagement et la consolation. Se sentant responsable, il luttera pour accomplir le bien, et quand la mort viendra, son passé sera pour lui l'extrême-onction bien plus efficace que celle du prêtre : « Cérémonie grossière, » dit-il, « huile, sainte qui ne peut rien pour les maux de l'âme. »

Quelle profondeur de vue, à une époque où le formalisme religieux occupait une si large place ! Oui, toute l'œuvre de Wycliffe a été de mettre au fond du cœur ces vérités qui, n'étant qu'à la surface, menaçaient de s'effacer. Il a conservé une grande partie des sacrements et des dogmes parce qu'il y voyait partout une étincelle de vérité qu'il s'agissait de faire briller. « Ce sont choses utiles, » mais mal comprises. »

Telles sont les idées les plus saillantes de Wycliffe et les principales réformes qu'il fit dans l'Eglise. Malgré une vie entière consacrée à la réforme religieuse de son pays, il ne devait pas

(1) *Triologue*, chap. XVI, p. 179.

en recueillir tous les fruits. « Il n'avait été que le » soleil levant de la Réformation, » dit Merle d'Aubigné; « mais ces lueurs ne devaient plus s'éteindre. En vain, des nuages épais sembleront-ils » parfois l'éclipser; de lointaines montagnes dans » l'Europe orientale refléteront bientôt ses rayons, » et sa lumière resplendissante, augmentant son » éclat, versera enfin sur le monde, à l'heure du » renouvellement de l'Eglise, des flots de lumière » et de vie. »

Ces idées avaient en effet traversé l'Océan, avaient pénétré en Bohême, par suite des relations entre l'Angleterre et cette nation (1); les œuvres du réformateur étaient connues de Jean Huss, qui les prêchait avec autant d'ardeur que l'avait fait Wycliffe lui-même. Il sacrifia sa vie, et fut moins heureux que le réformateur anglais, qui se retira de l'université dans une paisible retraite, à Lutterworth.

Mais s'il avait échappé au supplice pendant sa vie, ses cendres ne devaient pas être respectées. En effet, Rome dans un moment de rage, les fit jeter au vent. « Mais le vent les recueillit, » nous dit Fuller, « et les transporta dans la mer » d'Irlande, dans l'Océan, emblème de sa doctrine, » qui, de sa petite paroisse de Lutterworth, devait se répandre dans le monde entier. »

(1) Bonnechose, *Les réformateurs avant la Réforme*. Le mariage de Richard II, roi d'Angleterre, avec Anne, sœur du roi de Bohême, avait établi certains rapports entre ces deux nations.

THÈSES

I

L'intolérance en matière dogmatique est plutôt le fruit de l'orgueil que le résultat d'une vraie piété.

II

Tout chrétien tolérant ne peut pas être taxé d'indifférence.

III

Examiner pour croire. — Croire pour pratiquer.

IV

Le Pentateuque n'est pas en entier de Moïse ; il est l'œuvre de plusieurs auteurs qui ont vécu à des époques différentes.

V

L'immovibilité du pasteur constitue un danger pour
l'Eglise.

Vu par le Président de la soutenance,

Montauban, 24 juin 1882,

CH. BRUSTON.

Vu par le Doyen,

CHARLES BOIS.

Vu et permis d'imprimer :

Toulouse, 25 juin 1882.

Le Recteur,

C. PERROUD.

